

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 30

Artikel: Vito fé, vito de
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192439>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

chande qui lui semble belle comme un astre.

Et elle vide devant lui tout un assortiment.
— Voici des nœuds à deux pointes et à trois pointes, dit-elle... en voici de gracieux, de sévères, de négligés, de chiffonnés, de tortillés... en voici de larges... et de presque imperceptibles...

Si le nouveau décoré n'écoutait que son goût, il choisirait le plus large; mais il n'ose.

La marchande ajoute de son chant de sirène :

— Nous en avons d'autres en imitation de corail à l'usage des économes... on les nettoie avec une petite brosse, et ils durent toute la vie.

Toute la vie !

Le nouveau décoré est long à faire son choix : il n'en finit pas. Pourtant il s'arrête à une douzaine de rubans variés.

— C'est trois francs soixante centimes, lui dit la marchande.

Il estime que cela est pour rien. Et il paie avec enthousiasme. Puis, solennellement, il s'en plante un sur le revers gauche de son habit. Pas sur le revers droit ! Cela ne compterait pas.

La première sortie du nouveau décoré ne s'accomplit pas sans une certaine émotion.

Il affecte un air indifférent qui ne trompe personne; malgré lui, ses regards s'en vont chercher sa boutonnière, ce qui le fait affreusement loucher.

Il ne peut résister au désir de se regarder furtivement dans les glaces qu'il trouve sur son chemin.

Il sourit de sa faiblesse, car il faut admettre, — n'est-ce pas ? — que le nouveau décoré est un homme intelligent, mieux que cela, un homme d'esprit.

Mais il est de son temps, de sa société.

Une de ses observations porte sur le grand nombre de collègues qu'il rencontre dans la rue.

— C'est inimaginable ! murmure-t-il ; je n'avais jamais fait attention à la quantité de gens décorés qui émaillent le pavé de Paris... on ne voit que cela ! Puis il ajoute avec humeur :

— En vérité, le gouvernement devrait être plus avare de cette faveur... on en diminue la valeur en la prodiguant.

La principale préoccupation du nouveau décoré est celle-ci :

— Pour qui me prend-on ?

Et, sans attendre la réponse, il redresse machinalement sa taille, il se cambre, il fait sonner ses talons comme s'ils avaient des éperons ; et s'il tient une canne à la main, il la fait siffler comme si c'était une cravache.

Un homme à qui personne ne s'avise de dénier l'esprit et la griffe, l'auteur des *Odeurs de Paris*, a écrit à ce sujet :

« Le même sentiment qui fait que les militaires aimeraient mieux qu'il y eût une décoration spéciale pour les civils, fait aussi que les civils aiment beaucoup mieux avoir la même décoration que les militaires. Il est clair que la croix d'honneur perdra de son charme aux yeux de pacifi-

ques chevaliers et d'aspirants non moins pacifiques, lorsqu'elle n'aura plus ce reste de minois guerrier qui fascine les dames et les gamins.

« Dans la multitude d'adjoints, chefs de bureau, artistes, gens de lettres et autres civils qui défilent avec l'insigne de l'honneur, en est-il beaucoup qui soient insensibles au plaisir de laisser croire qu'ils ont attrapé leur affaire sur la Bérézina ou à Sébastopol, et qu'ils pourraient montrer leurs blessures ?... »

Pendant quinze jours au moins, le nouveau décoré est en butte aux félicitations de tous les amis qu'il rencontre. On lui saute au cou, on l'étouffe d'embrassades, on lui disloque le bras à force de lui secouer la main. Toutes ces démonstrations sont-elles bien loyales ?

Quelques-unes lui font faire de singulières grimaces. Aux félicitations verbales se joignent les félicitations écrites, qui ne sont pas moins nombreuses. Le nouveau décoré est accablé de lettres, portant toutes cette suscription : « A monsieur N..., chevalier de la Légion d'honneur. »

La rédaction en est généralement uniforme.

C'est toujours :

« Mon cher ami,

« Je m'empresse de vous adresser mes sincères compliments au sujet de la distinction dont vous venez d'être l'objet. Jamais croix n'aura été mieux portée que sur votre poitrine, etc. »

Ou bien :

« J'ouvre à l'instant mon journal et je lis votre nom parmi les nouveaux chevaliers. Il y a longtemps déjà que cette récompense vous était due. Jamais croix n'aura été mieux placée, etc. »

Quelquefois, la missive affecte des formes plus familières, telles que celle-ci :

« Mon pauvre vieux,

« Eh bien ! tu y es donc passé comme les autres ! Ce n'était pas la peine, — non pas la peine assurément, — de tant nous la faire à l'indépendance il y a quelques années. Il ne faut pas dire : Fontaine...

« C'est égal, va, je ne t'en veux pas, ma femme non plus. Tu peux toujours venir manger la soupe chez nous tous les mercredis. Tu es un bon enfant. Jamais croix n'aura été mieux placée, etc. »

Lorsque le nouveau décoré est poli, il répond ordinairement à ces lettres.

Cela peut durer longtemps comme cela.

Si le nouveau décoré habite Paris et est né en province, il est impossible, au bout de quelques temps, qu'il résiste au désir d'aller se montrer — lui et son ruban rouge — dans son pays natal.

Il y a des vanités de clocher à satisfaire, d'anciennes rivalités à écraser, des humiliations à racheter, des vengeances à exercer sur des imbéciles et des méchants. Il y a souvent toute la revanche d'une jeunesse opprimée et injuriée.

Je recommande à Léonce Petit, si original et si vrai dans ses esquisses de la vie de province, ce sujet de tableau : *Retour du nouveau décoré dans ses foyers*.

Qu'il place beaucoup d'œuvres au seuil des portes, son dessin sera parfait.

Peu à peu, le nouveau décoré s'accoutume à porter sa croix. Au bout d'un an, vous ne le reconnaîtrez plus. Son allure est redevenue délibérée; il ne se regarde plus passer dans les vitres des magasins; son ruban n'est plus renouvelé aussi fréquemment. Il oublie même quelquefois qu'il est décoré.

Cela prouve que le *plus beau jour de la vie* se renouvelle difficilement trois cent soixante-cinq fois.

CHARLES MONSELET.

Vito fé, vito de.

Vo sèdè bin quoui étai Jules-Cézà ? C'étai on empereu romain, et on tot fameux; on espèce dè grand Napoléon, contrè quoui faillai pas sè branquà, sein quiet on avai bintout fé à for.

Et pi cein étai vito fé, kà savai épliàiti; et quand bin no z'a z'ao z'u rebedoulà à tot fin quand noutrè vilhio aviont burlà l'ao velès et l'ao veladzo po s'allà teni dein on pàys iò lo vin étai onco meillao què per tsi no, s'on dit, faut ètrè dè bon compto, no z'a bailli 'na rude racliàte, et portant n'etià dâi lulus fermo quie.

Quand l'est que l'a prai la France, qu'on lai desai adon, la Gaula, l'est parti on bio matin de pè Rome avoué sè pioupious, dâi rudo lurons, l'est arrevâ, et tot a età de. N'a rein servi de volliâi crenenâ; et cein qu'ein a fé on homo célebro et renommâ, n'est pas tant d'avai fé cein que l'a fé; mà l'est d'avai de cein que l'a de; kà lo mémo dzo, su lo champ dè bataille, l'a écrit à sa fenna : *Veni, vidi, vici*, que cein vao à derè : Su vegnâi, y'é vu, et y'é tot fotu à betetiu. Ein deseint dinsè, volliâvè bailli à cheintrè que n'avai pas marchandâ et que cein avai età vito fé.

Se, dè savai derè oquie dinsè, cein pao fère on homo dè grand renom, on pao mettrè dein lo mémo acabit què stu empereu, on bravo citoyein dè pè Etsandens, distrit dè Mordze, qu'étai z'u pè Bussegny-St-Dzerman d'apremi que lo tsemin dè fai allavè. N'avai jamé cein vu et l'a età tant èbâyi dè vairè coumeint cein tracivè que quand l'est rarevâ à l'hotè et qu'on lai a demandâ :

— Et pi ?

— Oh ! câisi-vo ! se l'a repondu, cein subliè, cein socliè, et cein fot lo camp !

— Su bin conteint dè pas savai l'allemand, Abran.

— Et porquie, Samuèl ?

— Oh pace que se dévezâvo allemand, ne comprendrè tot parâi pas cein que dio.

La Chapelle des Plans. — On sait que chaque année le frais et romantique vallon des Plans, sur Bex, attire de